

Le Chat Murr 75

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

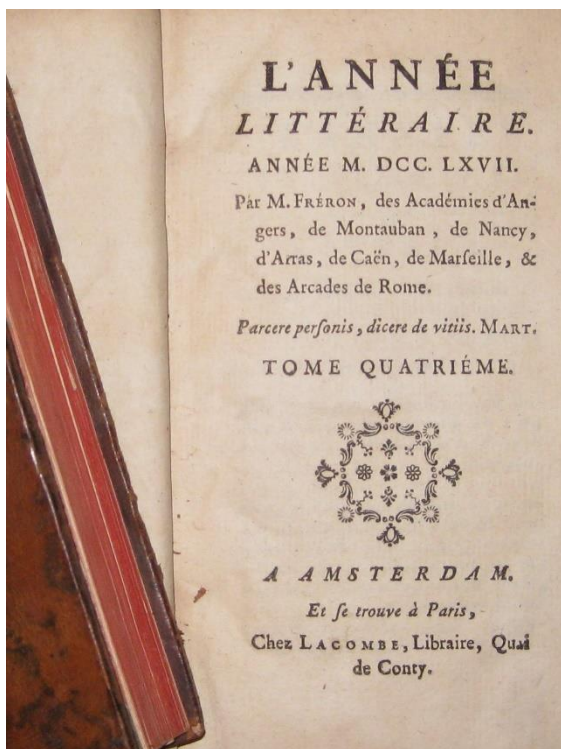
LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
SEPTEMBRE 2022 ISSN 2431-1979

TRICENTENAIRE DU SACRE DE LOUIS XV (1722)

Lire en 1767

Le choix d'Élie Fréron (1718-1776)



Que pouvait-on bien lire dans la France de Louis XV en cette année 1767 marquée entre autres événements par l'expulsion des jésuites, la mort de la bête du Gévaudan et la création des dépôts de mendicité ? À Paris, du côté de la rue Saint-Jacques ou de la rue de la Comédie Française on s'affaire autour des livres, tandis qu'un lecteur passionné se tient à l'affût des nouveautés. Je veux parler d'Élie Fréron qui emploie sa plume critique depuis 1754 dans un périodique intitulé *L'Année littéraire*. Il lit les écrivains de son temps. Il ne s'en fait d'ailleurs pas toujours des amis – je pense en particulier à Voltaire qui en cette année 1767 a atteint l'âge de 73 ans. Si la littérature occupe une place de choix dans les notes de lecture de notre journaliste, il ne dédaigne pas l'histoire, l'économie, les sciences et les beaux-arts. On a en parcourant *L'Année littéraire* une idée de ce que les Français lisaient à la fin du règne de Louis XV.

Photo Dominique Hoizey

En parcourant *L'Année littéraire*

LIRE PAGES 2-3

Un coup de cœur d'Élie Fréron

Tom Jones, « un ouvrage de génie »

LIRE PAGES 3-4

En parcourant *L'Année littéraire*

Si en 1767 on peut lire dans *L'Année littéraire* à propos de Buffon que « l'*Histoire Naturelle* est, sans contredit, un des plus beaux ouvrages de l'esprit humain, de la nation française, et du dix-huitième siècle¹ » ou que le *Dictionnaire de Musique* de Jean-Jacques Rousseau est « un très bon dictionnaire à plusieurs égards² », le ton n'est pas le même avec Voltaire dont Élie Fréron juge sévèrement la tragédie *Les Scythes* qui, à ses yeux, « n'est qu'un roman vicieux par la fable, par les caractères, par la conduite et par le dénouement », tout en reconnaissant qu'« il y a par intervalles des traits qui décèlent le grand maître, et qui de la plume d'un écrivain de l'âge de M. de Voltaire excitent encore plus d'admiration, comme ses défauts demandent plus d'indulgence³ » ! Faut-il s'étonner que l'auteur de *Candide* s'en prenne à lui en le considérant comme un « fripon⁴ » ? Beaumarchais – il a 35 ans – n'est pas mieux traité. La lecture d'*Eugénie* lui fait écrire que « plus on réfléchit sur ce drame, moins on n'y trouve de fondement, de raison, de vérité, de vraisemblance⁵ ».

Élie Fréron sait se montrer encourageant. Il l'est, par exemple, à l'égard d'un jeune auteur de 29 ans, Joseph Mathon de la Cour (1738-1793), lauréat en 1767 de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres pour une dissertation sur le légendaire législateur de Sparte, Lycurgue. Tout lecteur de Plutarque sait qu'on ne peut absolument rien dire sur lui qui ne soit sujet à controverse. Il semble que Joseph Mathon de la Cour ne s'en soit pas trop mal sorti à en juger par le compte-rendu élogieux d'Élie Fréron : « M. Mathon a dit tout ce qu'il fallait dire, a puisé dans les véritables sources, a écrit avec beaucoup d'ordre et de clarté. La manière dont il a présenté cette question est très agréable ; il a su éviter la sécheresse qui accompagne ordinairement ces discussions ; il se fait lire avec plaisir, et a réuni le goût et le savoir : alliance bien rare aujourd'hui.⁶ » Ces mots aimables ne porteront pas chance à Joseph Mathon de la Cour qui poursuivra une carrière de journaliste à Lyon où il mourra guillotiné après avoir été condamné à mort par le tribunal révolutionnaire. Il ne cache pas sa sympathie pour l'autrice de *l'Abrégé de l'Histoire de France à l'usage des jeunes gens* : « On ne saurait donner trop d'éloges à la noble franchise de Mademoiselle d'Espinassy [morte en 1777], et au ton qu'elle emploie en parlant d'elle-même. On voit que, pour être imprimée et reliée en veau, elle ne s'en fait point accroire ; si elle ne peut pas se flatter d'être comptée au nombre des grands écrivains, elle le sera du moins parmi les écrivains utiles ; cette classe n'est pas à dédaigner ; il est toujours honorable d'y mériter un rang.⁷ »

Je ne sais pas si Freud a lu *La Théorie des Songes* de l'abbé Jérôme Richard, mais qu'aurait-il pensé de ce livre écrit selon Élie Fréron « avec esprit, avec clarté » ? Celui-ci estime de son côté qu'« il serait à souhaiter que cette lecture pût guérir les faibles et les ignorants qui croient encore aux illusions fantastiques du sommeil⁸ ». Parmi les nombreux livres présentés en 1767 dans *L'Année littéraire* on trouve pêle-mêle une *Histoire de la vie de Louis XIII*, une *Dissertation sur une méthode nouvelle de traiter les maladies vénériennes par des lavements*, un *Art du Perruquier*, un *Recueil des monnaies tant anciennes que modernes* et « quelques livres proposés au rabais ». Enfin, il y a les estampes. *L'Année littéraire* s'intéresse en particulier en 1767 à celle que Jean-Jacques Flipart (1719-1782) a réalisée d'après le tableau de Jean-Baptiste Greuze (1725-1805) intitulé *Le Paralytique servi par ses enfants* : « Le burin de M. Flipart graveur du roi en a rendu toutes les beautés avec les détails les plus intéressants et les plus difficiles à saisir⁹ ».

Concluons avec une initiative touchant la lecture publique. *L'Année littéraire* se fait l'écho de l'ouverture par un libraire parisien, Jean-Noël Leloup, d'un cabinet de littérature « par abonnement » : « On voit par le catalogue qu'il a fait imprimer, qu'il s'est surtout attaché à

multiplier les livres d'agrément ; il a rassemblé tous les théâtres français, les ouvrages de poésie les plus estimés dans notre langue, les meilleurs poètes grecs, italiens, anglais et allemands, ou leurs traductions ; les ouvrages choisis de littérature, et grand nombre de romans, depuis *L'Astrée* jusqu'aux derniers qui ont paru.¹⁰ »



Le Paralytique servi par ses enfants

Jean-Jacques Flipart d'après Jean-Baptiste Greuze (1767) – Musée d'art et d'histoire de Genève

1. *L'Année littéraire* 1767, tome II, lettre IV. 2. *Ibid.*, tome VII, lettre X. 3. *Ibid.*, tome VIII, lettre VII. 4. Voltaire, *Anecdotes sur Fréron*, in *Mélanges*, Bibliothèque de la Pléiade, 2008 [1961], p. 385-393. 5. *L'Année littéraire* 1767, tome VIII, lettre XIII. 6. *Ibid.*, tome V, lettre VII. 7. *Ibid.*, tome II, lettre XII. 8. *Ibid.*, tome VI, lettre XIII. 9. *Ibid.*, tome II, lettre VI. 10. *Ibid.*, tome II, lettre VII.

Un coup de cœur d'Élie Fréron *Tom Jones*, « un ouvrage de génie »



C'est en feuilletant les numéros de 1767 de *L'Année littéraire* d'Élie Fréron que l'envie me prit de lire intégralement – je n'en avais jusqu'ici lu que quelques chapitres, tantôt en anglais, tantôt en français – l'*Histoire de Tom Jones, enfant trouvé* que l'écrivain anglais Henry Fielding (1707-1754) publia en 1749. Notre critique du XVIII^e siècle n'est pas avare de mots élogieux pour

présenter la quatrième édition de la traduction française de ce roman par Pierre-Antoine de La Place (1707-1793), connu comme traducteur de Shakespeare : « *Tom Jones* est sans contredit la meilleure des productions de M. Fielding ; et dans la liste des romans, sa place est assignée à côté des plus ingénieux, des plus intéressants, des plus utiles et des plus moraux.¹ » Sa lecture achevée, on peut encore aujourd'hui comme Élie Fréron en 1767 écrire que « c'est véritablement un ouvrage de génie² ». Il n'y a pas de place à l'ennui pour le lecteur d'aujourd'hui qui est vite gagné par l'atmosphère enjouée d'un roman riche en situations succulemment décrites comme l'inoubliable crépage de chignon entre une commère et Mariette Seagrim supposée grosse des œuvres de ce sacré chaud lapin de Tom Jones :

[Mariette] eut vite fait sauter la coiffe de commère Brown et, agrippant d'une main ses cheveux, de l'autre elle fit ruisseler à son tour le sang des narines de l'ennemi.

Il est heureux pour les femmes que le siège de la guerre pugilistique ne soit pas le même pour elles que pour les hommes ; mais, bien qu'elles puissent paraître s'écarter quelque peu de leur sexe quand elles se lancent dans la bataille, j'ai remarqué qu'elles ne s'oublient jamais au point d'attaquer la poitrine de l'autre, où quelques coups de poing seraient fatals à la plupart. Ce pourquoi elles s'attaqueraient au nez, partie d'où il est plus aisé de faire couler le sang ; mais cela me paraît une supposition quelque peu outrée et un peu méchante aussi.

Commère Brown avait en cela un grand avantage sur Mariette ; car elle n'avait, en vérité, pas de seins, sa poitrine (si l'on peut dire) ressemblant exactement, aussi bien par la couleur qu'à bien d'autres égards, à un ancien parchemin sur lequel on eût pu battre le tambour pendant fort longtemps sans lui causer grand dommage.

Mariette, indépendamment de son malheureux état, était bien différemment conformée en cette région, ce qui eût pu inciter l'envieuse Brown à lui porter un coup fatal, si l'heureuse arrivée de Tom Jones n'avait à ce moment mis une fin immédiate à cette scène sanglante.³

La scène au cours de laquelle Tom Jones découvre l'infidélité de Mariette séduite par le philosophe Square n'est pas moins désopilante :

Il avait sur la tête un bonnet de nuit appartenant à Mariette, et, aussitôt la couverture tombée, ses deux grands yeux écarquillés se fixèrent sur Jones, de sorte que, l'idée de la philosophie venant s'ajouter à la figure ainsi révélée, il eût été bien difficile à tout spectateur de réprimer un rire immodéré.⁴

Si, comme le note Henry Fielding, « pour les livres tout comme pour les hommes, les bons ne survivent pas toujours aux mauvais⁵ », ce n'est heureusement pas le cas de *Tom Jones* dont la lecture, près de trois siècles après sa publication, reste un pur régal. Sans doute n'a-t-il pas aujourd'hui auprès du grand public la côte des romans de sa compatriote Jane Austen, mais il n'en occupe pas moins une place non négligeable dans les littératures européennes. N'est-ce pas Goethe qui confiait à Eckermann en parlant de la littérature allemande : « Nos romans, nos tragédies, d'où les tenons-nous si ce n'est de Goldsmith, de Fielding et de Shakespeare ?⁶ » Je ne sais pas si Mozart a lu *Tom Jones*, mais quand dans *L'Enlèvement au sérail* Blonde résiste à Osmin en s'écriant : « Les femmes ne sont pas des marchandises qu'on offre ! Je suis anglaise, née pour la liberté, et je défie quiconque veut me contraindre !⁷ », comment ne pas penser à cette belle réplique de Madame Western s'opposant à son frère au sujet de la belle et charmante Sophie avec laquelle Tom Jones finira par convoler en justes noces après bien des aventures : « Les femmes anglaises, mon frère, ne sont pas, Dieu merci, des esclaves. On ne peut pas nous enfermer comme les Espagnoles ou les Italiennes. Nous avons autant droit à la liberté que vous.⁸ »

Au Génie, « don du Ciel, sans l'aide de qui nous luttons en vain contre le courant de la nature », Henry Fielding demandait d'emplir ses pages d'humour, « afin d'enseigner aux hommes à avoir assez de bonté de cœur pour ne rire que de la folie des autres et assez d'humilité pour s'affliger de la leur⁹ ».

📖 1. Lettre VIII du tome II de *L'Année littéraire. Année M. DCC. LXVII. Par M. Fréron* [...], p. 211. 2. *Ibid.*, p. 213. 3. Henry Fielding, *Romans*, textes présentés, traduits et annotés par Francis Ledoux, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 706-707. 4. *Ibid.*, p. 755. 5. *Ibid.*, p. 853. 6. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, traduction de Jean Chuzeville, Gallimard, 1988, p. 127. 7. *Guide des opéras de Mozart*, sous la direction de Brigitte Massin, Fayard, 1991, p. 434. 8. Henry Fielding, *op. cit.*, p. 850. 9. *Ibid.*, p. 1214.

L'Œil de Denis Diderot et d'Élie Fréron

LIRE PAGES 5-6

L'Œil de Denis Diderot et d'Élie Fréron

Le Salon de 1767

Un artiste, Gabriel de Saint-Aubin (1724-1780), et un écrivain – et quel écrivain ! –, Denis Diderot, nous ont laissé du Salon de 1767, le premier un dessin à la plume, le second ses « critiques » et ses « éloges » : « Je loue, je blâme d'après une sensation première qui ne fait pas loi.¹ » On aurait tort de négliger le point de vue de cet autre salonnier, Élie Fréron, dont le journal *L'Année littéraire* s'est fait l'écho de cette exposition de peintures et de sculptures que le Tout-Paris de l'époque se devait de fréquenter. Notre journaliste en rendant compte de sa visite ne doute ni de la « prééminence » de l'école française ni de l'amour des Français pour les Beaux-Arts comme l'atteste « la foule toujours renaissante du public jusqu'au dernier moment ». Ces « vérités » ne l'empêchent pas de hasarder « quelques remarques » sur un Salon dont Diderot souligne de son côté la « pauvreté ». C'est que, commente l'auteur de *La Religieuse*, « plusieurs artistes de réputation ne sont plus, et que d'autres dont les bonnes et les mauvaises qualités m'auraient fourni une récolte abondante d'observations ne s'y sont pas montrés cette année² ».



Denis Diderot (1767)
Louis Michel van Loo – Musée du Louvre

Si Élie Fréron s'ébahit devant les portraits de Louis Michel van Loo (1707-1771) « composés avec cette magnificence, cette facilité, cette grâce, cette sûreté et ce brillant du pinceau, qui semblent héréditaires dans la famille des Vanloo », Diderot, lui, ne se reconnaît pas tout à fait dans le sien : « Joli comme une femme, lorgnant, souriant, mignard, faisant le petit bec, la bouche en cœur. [...] Son toupet gris avec sa mignardise lui donne l'air d'une vieille coquette qui fait encore l'aimable. La position, d'un secrétaire d'État et non d'un philosophe. [...] Mais que diront mes petits-enfants, lorsqu'ils viendront à comparer mes tristes ouvrages avec ce riant, mignon, efféminé, vieux coquet-là ? Mes enfants, je vous préviens que ce n'est pas moi.³ »

On ne peut pas dire qu'Élie Fréron soit un critique d'art prolifique. Il formule en peu de mots ce qu'il voit. D'un tableau il dit qu'il a « du caractère, de la fermeté et de l'effet » ; de dessins qu'ils sont faits « d'une manière aimable et spirituelle ». Le ton est plutôt neutre. On est loin de la façon de Denis Diderot qui peut être mordant. J'ai choisi une œuvre peinte par Jean-Bernard Restout (1732-1797), *Les Plaisirs d'Anacréon*. Le chroniqueur de *L'Année littéraire* présente le peintre comme « le digne héritier des talents de son père [Jean Restout, 1692-1768] ». Puis il souligne « l'harmonie qui règne dans son tableau d'Anacréon tenant sa coupe d'une main et sa maîtresse de l'autre, le transparent des tons, la légèreté de la touche et la vérité dans la couleur » qui « annoncent de vrais talents ». Ce n'est franchement pas l'opinion de Denis Diderot. Si « le tout est d'un ton vrai et suave », Anacréon lui semble « un charretier ivre, tel qu'on en voit sortir sur les six heures du soir, des tavernes du faubourg S^t Marceau » et la courtisane « une grenouille ». Et il ajoute : « Le site est tout à fait bizarre. Ah, monsieur Restout,

que dirait votre père, s'il revenait au monde et qu'il vît cela. Jusqu'à présent on ignorait que les pompons, les étoffes de Lyon à fleurs d'argent, [...] fussent en usage chez les Grecs.⁴ »



L'originalité d'Élie Fréron est moins dans les commentaires suscités par les œuvres exposées que dans sa réflexion finale sur l'art et la nature : « Le peintre doit parler une langue entendue de tout l'univers et de tous les siècles. Que fera-t-il donc pour être toujours de mode et toujours goûté ? Il prendra pour modèle ce qui ne varie jamais : la nature. [...] Jamais peintre n'a conçu le projet extravagant de peindre des objets non créés. D'ailleurs, comment pourrait-il faire ? Mais en qualité d'artiste on se croit en droit d'embellir la nature, et de l'écarter de sa présence pour se livrer plus librement à son imagination... »

📖 Toutes les citations d'Élie Fréron sont extraites de la lettre IV du tome VI de *L'Année littéraire. Année M. DCC. LXVII. Par M. Fréron* [...]. 1. Diderot, *Salons III : Ruines et paysages*, textes établis et présentés par Else Marie Bukdahl, Michel Delon, Annette Lorenceau, Hermann, 1995, p. 77. 2. *Ibid.*, p. 57. 3. *Ibid.*, p. 81-82. 4. *Ibid.*, p. 426-427.



Le Salon de 1767
Dessin à la plume de Gabriel de Saint-Aubin